

BIBLIOGRAPHIE

L'INVASION DU CANADA. — *Collection de mémoires recueillis et annotés par M. l'abbé Verreau, Montréal, 1873—393 pp. in-8.*

C'est le premier volume d'une série importantes de mémoires sur cette époque si peu connue de notre histoire. Le savant éditeur de cette précieuse collection est, depuis longtemps, principal de l'école normale Jacques Cartier, président de la Société historique de Montréal, et membre correspondant de la société des antiquaires de la Normandie. Il a été chargé, en 1873, d'une mission de la part du gouvernement fédéral et a examiné les archives de l'Angleterre, de la France, de la Belgique et de Rome, pour y recueillir des documents historiques, ou plutôt, pour constater ce qu'on pourrait y recueillir d'important. Un rapport très-détaillé et très-intéressant de ses recherches figure à la suite du dernier rapport du Ministre de l'Agriculture.

Dans l'introduction de ce premier volume, M. l'abbé Verreau nous apprend qu'il y avait alors bientôt dix ans que les premières pages de cette collection étaient imprimées. "Chaque des quatre cents pages de ce volume, ajoute-t-il, m'a coûté en moyenne plusieurs jours de recherche. Quelquefois les renseignements, dont l'absence me mettait pour ainsi dire dans l'impossibilité de passer outre, n'ont été obtenus qu'à la dernière heure des États-Unis ou d'Angleterre."

A ce compte, bien que la matière des trois autres volumes soit préparée, le public lettré devra se résigner à attendre longtemps encore leur publication. Nous reproduisons le programme complet de l'ouvrage :

"Le premier volume comprend : le mémoire de Sanguinet ou le *Témoin Oculaire*; le mémoire de Badeaux ou *Journal commencé aux Trois-Rivières le 18 mai 1775*; le mémoire de M. de Lorimier, intitulé "Mes services;" un grand nombre de lettres rangées sous le titre de correspondance non-officielle.

"Le second contiendra : la suite de ces lettres, la correspondance officielle des deux parties belligérantes.

"Le troisième volume sera consacré aux notes et pièces justificatives.

"Le quatrième volume reproduira les mémoires déjà publiés des officiers anglais et américains tels que ceux de Mayer, Meigs, Henry Lindsay, l'affaire des Cédres, le journal de Carroll, etc. Le tout sera terminé par un aperçu sur l'invasion de 1775."

Le premier de tous ces mémoires, quoique jusque-là inédit, était cependant connu de nos historiens, à qui M. Jacques Viger l'avait communiqué avec sa complaisance ordinaire. C'est déjà par lui-même un trésor dont la valeur est considérablement augmentée par les notes de M. Viger et celles de M. Verreau, qui se trouvent au bas des pages. M. Sanguinet était un homme de loi résidant à Montréal, il peut être considéré comme ce que l'on appelle aujourd'hui *un représentant man*; les opinions qu'il exprime étaient partagées par une classe nombreuse de la société. Son nom lui-même est historique; il a été donné à une des principales rues de notre grande métropole commerciale.

Ses écrits ne sont point dépourvus de prétentions au point de vue politique ni au point de vue historique. Evidemment, il comptait bien s'adresser tôt ou tard à un public plus étendu que le cercle immédiat de ses amis et de ses connaissances. Dès les premières pages il attaque vigoureusement le Congrès américain et dénonce la politique à double face de la nouvelle république.

"La province de la Nouvelle York, dit-il, jalouse de l'étendue des limites données au Canada et de l'obstination qu'étaient les Canadiens de demeurer fidèles sujets au Roy de la Grande-Bretagne, se joignirent avec les marchands anglais résidants en Canada pour faire des représentations au parlement pour le rappel de l'acte, mais heureusement elle furent sans effet. Car leurs desseins étaient que les Canadiens fussent traités comme une nation conquise; sans pouvoir jouir des droits et des privilèges des sujets de la Grande-Bretagne. D'ailleurs, les habitants de la province de la Nouvelle York se voyaient frustrés, par les limites accordées à la province de Québec par l'acte du parlement, d'une quantité de terre qu'ils espéraient réunir à la leur afin d'envahir le commerce des pays d'en haut au préjudice des Canadiens. N'ayant plus de ressources après toutes ces démarches, ils cherchèrent les moyens de tromper impunément les habitants du Canada, assurés de leur ignorance et de leur crédulité.

Le Congrès de Philadelphie leur écrivit une lettre insinuante, qui fut adressée avec plus de deux cents copies à divers marchands anglais résidants en Canada, pour la distribuer aux Canadiens telle qu'il suit."

Vient ensuite le texte de cette célèbre lettre rédigée dans un français qui, aujourd'hui, nous paraît encore plus étrange que celui de tous ces manuscrits. Fleury Mesplets, l'imprimeur et probablement le traducteur de ce singulier document est, comme on sait, au nombre des fondateurs de l'imprimerie, et on pourrait même dire de la littérature française en Canada. Il publia à Montréal la *Gazette littéraire* qui ne parut que pendant dix-huit mois; suspect, à bon droit, de projets *américanistes* (comme nous dirions aujourd'hui,) il eut maille à partir avec les autorités britanniques.

Quoique très-habile sous certains rapports, cette lettre du Congrès contient plusieurs fausses notes au point de vue canadien de l'époque. Par exemple, l'allusion à l'*inquisition* n'était point de nature à plaire au clergé, et l'idée de citer Beccaria et Montesquieu à nos bons seigneurs et à leurs censitaires était au moins étrange. Les premiers auraient préféré quelque garantie au sujet de leurs cens et rentes et de leurs *loids* et *rentes*; pour les autres, les deux illustres publicistes étaient de nouveaux saints auxquels ils préférèrent l'autorité de leurs curés. Un bon nombre il est vrai, les uns dans des vues mercenaires, d'autres par crainte de l'ennemi manquèrent à leur allégeance; mais il serait injuste de s'en prendre à la mémoire de Beccaria ou de Montesquieu.

Tout ce document contrastait tellement avec la remontrance que le Congrès avait adressée au parlement impérial, se plaignant des concessions faites aux Canadiens, que l'on partagea en le lisant l'honnête indignation de l'auteur du mémoire :

"Qui aurait jamais cru, s'écrie-t-il, que le Congrès, après avoir écrit une lettre aussi amicale aux habitants de la province de Québec, ne cherchait que le moyen de leur tendre des embûches et des pièges? Car le fanatisme des Bostonnais est connu partout, il n'a pas épargné le paisible Quaker; pardonnerait-il aux catholiques romains? qui professent une religion qui, selon leur lettre du 5 septembre 1774, adressée au peuple d'Angleterre, a semé la persécution, la bigoterie, inondé leurs îles de sang et qui a porté partout le meurtre et la rébellion. Ce qui ne prouve que trop des vues remplies d'artifices, ainsi qu'il se voit par l'adresse du peuple de la Grande-Bretagne aux habitants de l'Amérique en réponse à leur lettre du 5 septembre 1774."

Cette réponse, de son côté, prouvait qu'en jouant double jeu, les colonies révoltées avaient joué partout de malheur, et elles n'avaient en cela que ce qu'elles méritaient. Si l'adresse au peuple de la Grande-Bretagne avait indigné les Canadiens, la lettre aux Canadiens avait dévoilé la duplicité américaine aux habitants de Londres. Ceux-ci répondaient donc au Congrès :

"Nous avons vu les trois adresses de votre Congrès, la première desquelles nous est adressée, la seconde à vous-mêmes et la troisième à Sa Majesté. Nous souhaiterions ajouter que nous n'avons pas vu l'adresse aux habitants français de Québec, parce qu'elle les flatte pourvu qu'ils adoptent les projets du Congrès, avec la protection d'une religion que le Congrès dans l'adresse qu'il nous a faite, taxe d'impie, de bigoterie, etc."

Plusieurs autres documents importants, proclamations, lettres destinées à être passées de main en main, se trouvent rapportés au long dans ce précieux manuscrit, entr'autres une lettre de Washington aux Canadiens, et une de Sanguinet lui-même à ses compatriotes. L'appel de Sanguinet en faveur des armes anglaises est empreint d'une grande conviction et d'un sincère patriotisme; il fit par là preuve d'une grande hardiesse; car à l'époque où cette lettre fut écrite, la cause des insurgés triomphait; ils avaient envahi tout le Canada, qui, à l'exception de la forteresse de Québec, était tombé en leur pouvoir, et Québec, assiégé, pouvait être pris d'un jour à l'autre.

Dans le récit des événements, notre témoin oculaire fait voir combien son cœur tout entier est dans la lutte qui se fait autour de lui. Il est souvent plus royaliste que le roi. Il n'épargne point les reproches au général Carleton. Pourquoi n'a-t-il pas

envoyé de troupes à Longueuil? Pourquoi s'en est-il approché en bateaux avec des forces supérieures et a-t-il viré de bord sans tirer un seul coup de fusil? Pourquoi a-t-il fait ceci, pourquoi a-t-il négligé cela? Timidité, hésitation, il l'accuse de tout; et l'on serait même tenté de croire à la lâcheté ou à la trahison de ce général, qui, cependant, s'est fait comme gouverneur une belle réputation. En quelques rencontres cependant, Sanguinet est forcé d'admettre que les instructions de son gouvernement, désireux de ménager autant que possible des sujets et des compatriotes révoltés que l'on espérait ramener autant que subjugué, et aussi des sentiments d'humanité poussés à l'excès, peuvent rendre compte d'une conduite bien étrange en apparence. Sanguinet fut le premier Montréalais qui descendit à Québec informer le général Carleton de l'état des choses, lorsque l'arrivée si opportune de la flotte anglaise délivra cette ville. Quel étrange retour des mêmes événements, quelle coïncidence entre ce siège de 1775-76 et celui de 1759-60, auquel Carleton lui-même avait pris une si grande part, lorsque l'arrivée de la flotte anglaise avait chassé l'armée du chevalier de Lévis!

Après avoir sévèrement blâmé Carleton d'avoir abandonné Montréal au pouvoir des Américains et d'avoir laissé tomber entre leurs mains la flottille à la tête de laquelle il avait quitté cette ville pour aller se renfermer dans Québec, Sanguinet le blâme encore de ne pas avoir fait de sortie contre un ennemi qu'il savait démoralisé et épuisé de toutes manières depuis la désastreuse attaque du 31 décembre. Il est juste cependant de rappeler que la garnison était très-faible, qu'elle se composait en partie de matelots beaucoup plus capables de servir l'artillerie derrière les bastions de la ville que de combattre au dehors, et qu'enfin ayant sous les yeux l'insuccès de Montcalm et celui du général Murray, Carleton eut été doublement excusable s'il eut échoué dans une sortie. Il fit beaucoup mieux d'attendre les événements (1).

Le récit jour par jour de l'invasion se trouve dans le mémoire de Sanguinet, et bien qu'il ait été à Montréal, ce document important contient la relation la plus détaillée de l'attaque du 31 décembre. C'est là que les orateurs et les journalistes ont pris tous leurs renseignements pour la célébration du centenaire qui vient d'avoir lieu. Il est curieux de suivre ainsi d'abord le flot montant de l'invasion, puis le reflux des troupes américaines vers la frontière après la délivrance de Québec. Ce double mouvement est accompagné de fluctuations incessantes dans l'esprit des populations tiraillées en sens contraire par mille influences. Celle du clergé catholique prédomine, il est vrai, mais elle est constamment tenue en échec par les menées des marchands anglais, dont le plus grand nombre sympathisait activement avec les insurgés, et par de nombreux agents secrets du Congrès. Montréal une fois en la possession des ennemis, une réaction ne tarde guère à se faire par les excès plus encore des Canadiens et des Anglais qui s'étaient joints aux envahisseurs, que par ceux de ces derniers. "Notre ennemi, c'est notre maître," a dit le bon La Fontaine et déjà l'armée conquérante, pendant ses succès éphémères, pouvait se convaincre de la vérité de ce mot.

Toutes les péripéties de la lutte sont consignées avec un soin minutieux dans cet intéressant journal. On y fait connaissance avec tous les personnages de l'époque, grands et petits; on y voit s'agiter les meneurs et les cabaleurs, et passer d'un camp à l'autre cette engeance trop nombreuse dans tous les pays, prête à crier *Vive le roi* ou *Vive la lique*, selon le succès de l'un ou de l'autre. On assiste aux conciliabules où le moindre incident peut décider du sort d'une ville ou d'un pays. On entend battre la générale, lire sur les carrefours les proclamations tantôt de l'une tantôt de l'autre des parties belligérantes: on voit les mi-

liciens, plus ou moins bien armés et équipés, se réunir sur la place publique et s'y joindre aux troupes régulières pour des marches, ou des sorties, ou de simples *alertes* où les fidèles sujets de Sa Majesté britannique ont quelquefois assez de peine, à se démêler d'avec les traîtres et les rebelles qui les entourent, comme ce M. Benden, qui faillit être cloué au pilori par les royalistes indignés et ce M. James Price, qui, selon Sanguinet, se trouvait toujours partout, et dont l'ubiquité sinistre paraissait déplaire singulièrement à notre bon *témoin oculaire*.

Tout, du reste, se rapportait à la ville, et quoiqu'il n'y eût alors ni journaux, ni postes régulières, ni encore moins de *télégraphe*, notre chroniqueur consigne très-régulièrement ce qui se passe même dans les campagnes les plus éloignées. Ce sont au milieu des populations rurales des scènes moitié féodales, moitié révolutionnaires qui devaient être quelquefois assez grotesques mais auxquelles l'importance des événements et la crise que subissait la colonie prêtait un intérêt bien sérieux.

Nous choisissons entr'autres épisodes le suivant qui a rapport à l'un des plus zélés *congréganistes* comme on appelait plaisamment les partisans du Congrès, le sieur Thomas Walker :

"Quelque temps après que Thomas Walker fut de retour à Montréal—ayant été mis en liberté par la prise des onze navires—quelques habitants de l'Assomption envoyèrent des députés pour le complimenter sur sa délivrance et l'inviter à les aller voir. Walker leur promit et leur fixa le jour. Aussitôt les habitants firent couper un may et le planter à l'endroit où Walker devait arriver dans leur paroisse, et mirent au pied une quantité de bois pour faire un feu de joie. Le jour et l'heure fixés que Thomas Walker devait arriver, ils mirent le feu au bûcher et commencèrent à boire. Etant ivres ils virent un ruban qu'ils avaient mis au bout du may qui n'avait point brûlé; ils crièrent *miracle*, coupèrent le may et portèrent le ruban dans l'église de l'Assomption, au grand scandale de toute la paroisse. Mais Walker n'y fut pas ce jour-là, il n'y fut que quelques jours après, avec quelques Bostonnais pour engager les partisans de Walker à prendre les armes pour aller à Québec secourir les Bostonnais qui ne faisaient aucun progrès, mais aucun des habitants ne voulut marcher—au contraire ils restèrent chez eux tranquillement."

Voici un autre épisode: celui-ci est pris dans les nouvelles qui venaient de la région de Québec :

"Le vingt-cinq mars il se forma un parti de Canadiens royalistes dans les campagnes du sud en bas de Québec au nombre d'environ trois cent cinquante hommes, commandés par M. de Beaujeu, ancien capitaine canadien. Il fit avancer une garde de cinquante hommes jusque dans la paroisse de St. Pierre, commandée par le Sieur Couillard pour favoriser sa marche jusqu'à la Pointe Lévy vis-à-vis Québec pour entrer dans la ville s'il était possible afin de donner du secours. Mais il s'assembla un autre parti d'habitants de différentes paroisses avec environ cent cinquante hommes des Bostonnais, qui cernèrent la maison où était l'avant-garde des royalistes, les attaquèrent vivement et les firent prisonniers. Dans ce combat il y eut trois habitants de tués, dix de blessés avec M. Bailly, prêtre, qui était avec eux. Ils auraient tous été tués après s'être rendus prisonniers, si les Bostonnais ne l'eurent empêché. Il fut envoyé dix-huit prisonniers à Montréal, des principaux, le reste renvoyé chez eux avec promesse de ne plus prendre les armes. M. Beaujeu fut obligé de congédier sa petite armée et de se cacher de crainte d'être fait prisonnier. L'on vit dans cette affaire les pères se battre contre les enfants et les enfants contre leurs pères, ce qui paraît sans doute bien extraordinaire."

Ces deux extraits donnent une idée de l'état d'anarchie complète où se trouvait le pays à cette époque.

Une fois les ennemis chassés et le calme rétabli, ceux qui, comme Sanguinet, avaient été fidèles, virent sonner l'heure des déceptions et des injustices. C'est l'éternel *sic vos non vobis*! Notre *témoin oculaire* s'en plaint avec une amertume qui cependant n'est pas exempte d'une certaine bonhomie et d'une certaine philosophie. "Ce qui paraît extraordinaire, dit-il, c'est que le général Guy Carleton n'a jamais voulu faire aucune distinction entre les bons et fidèles sujets de Sa Majesté et les mauvais. Au contraire, il les a confondus ensemble, et les bons sujets ont été les plus maltraités. Sans doute que cela a été pour quelque raison de politique, mais, je crois, bien mal entendue, et ceux qui se sont les mieux distingués et qui ont exposé leur vie et leurs biens pour le service du roi, non-seulement ils n'ont point été récompensés,

(1) Au moment où nous écrivons ces lignes, juste un siècle après le siège de Québec, un journal annonce la mort du troisième Lord Dorchester, le petit-fils de Carleton, à l'âge de 64 ans. Son grand-père avait atteint 86 ans.